

Jocelyne Cazin

**FUNESTES
RECOLTES**

Flammarion >
Québec >

Conception graphique et photographie de la couverture : Antoine Fortin
Photographie de l'autrice : Laurence Labat
Mise en pages : Michel Fleury

Déclinaisons numériques : Karine Chevrier Graphiste

ISBN : 978-2-89811-243-0
ISBN (PDF) : 978-2-89811-244-7
ISBN (EPUB) : 978-2-89811-245-4

© Madrigall Canada inc. - Flammarion Quebec, 2024
Tous droits réservés

Dépôt légal : 3^e trimestre 2024

Imprimé au Québec

flammarionquebec.com

*À Solange Paré, morte trop jeune
après avoir été agressée violemment,
et à qui justice n'a jamais été faite.*

Prologue

*Avril 2022, aux environs du quai Murchison,
non loin de Saint-Anicet*

À l'aube, dans les brumes des marécages aux abords des rives où le fleuve Saint-Laurent devient le lac Saint-François, s'approche ce qui semble être des ballons, gonflés atrocement. Ce ne sont pourtant pas des baudruches... Une odeur pestilentielle les accompagne.

Ce sont des cadavres, flottant au gré des vagues. Tels des bateaux destinés à l'oubli.

L'histoire se répète chaque année. Des personnes traversent la frontière pour fuir une contrée dangereuse. Animées par l'espoir d'une vie meilleure, elles sont prêtes à tout, même à s'en remettre au destin. Même à braver les eaux glacées... mortelles parfois.

À quelque cent mètres de là, un rafiot couvert d'une bâche kaki souillée se dirige lentement vers le quai Murchison. Dans la chaloupe verchère à la coque

écaillée, on entend à peine les rames grincer. Un capitaine aux mains gommeuses les manipule.

Les roseaux et les joncs sortent de l'eau tels des miradors sans gardien. L'eau clapote sur les rebords de l'embarcation. Il ne fait plus nuit, mais le jour ne répand pas encore sa lumière la plus crue. Des têtes et des coudes se cognent sur la bâche, on cherche à voir sur le côté. Le passeur, aguerrri, met son doigt sur ses lèvres et fait :

— Chut!

Un échassier au loin se pose sur un arbre, brassant l'air de ses grandes ailes. Le bruit qui en résulte couvre le faible murmure de la chaloupe glissant sur les derniers mètres qui séparent la proue du quai. Avec une grande finesse d'exécution, le capitaine dépose l'une des rames sur le bord peint en vert de l'esquif. Pour éviter de percuter le quai, même faiblement, il plante l'extrémité de l'autre rame dans le sable du haut-fond et il y met du poids pour rediriger la barque, provoquant à peine un bruit mat. Sorte de léger plouf.

La frégate immobilisée, le passeur en sort le torse. Puis il agrippe la bâche pour la soulever, laissant aux trois personnes couchées sous les bancs de bois, ankylosées, un espace par lequel se faufiler vers la sortie.

Toujours avec le doigt sur la bouche, il leur indique le quai comme destination finale, invitant ses trois hôtes anonymes à y poser les pieds. Grâce à plusieurs contorsions et roulades, les trois individus aux chevelures de foin mouillé après une tempête

s'extirpent de leur cachette inconfortable et reprennent leurs esprits.

Il fait froid. L'eau du canal est particulièrement glaciale, même au printemps. Les trois passagers, deux hommes et une femme, ne sont vêtus que de chandails légers sous leur sac à dos tout aussi maigre qu'eux.

Le passeur dit :

— *You are now in Canada. If you continue on the road...*

Il leur montre du doigt une route de gravier tout près du quai.

— *... you will reach Dundee, and then Saint-Anicet. Good luck!*

Sa sacoche gorgée de dollars, le rameur donne ensuite un petit élan à sa verchère. La coque de bois fait demi-tour, pour se retrouver dans la direction opposée au quai. Sans plus de cérémonie, le bateau repart vers les *States*.

Parmi les trois personnes qu'on vient d'abandonner sur le quai, un seul a compris le message, qu'il s'empresse de traduire en espagnol pour son frère et sa sœur. Tous trois, toujours pauvres, mais chérissant plus que jamais une vision optimiste de la nature humaine, se mettent alors à grelotter en chœur dans les lueurs matinales, un faible sourire aux lèvres. Sans même se concerter, les deux frères enserrent leur sœur dans une boule de tendresse. Devant leur avenir incertain et leur vulnérabilité de clandestins, portant le poids des sacrifices déjà consentis et anticipant les

obstacles qui tomberont inévitablement devant eux, ils se contentent pour quelques instants d'accepter leur sort et de festoyer timidement, tandis que les grandes herbes se referment derrière la chaloupe qui s'éloigne sans bruit. La première étape a été franchie, ils sont au Canada. Le pays accueillant, le pays des grands espaces, le pays démocratique, humain, qui trône en haut des palmarès internationaux des endroits où il fait bon vivre.

Les nouveaux venus ne peuvent cependant se réjouir bien longtemps. Le grondement d'un moteur leur fait tourner la tête, d'un même mouvement. À deux kilomètres du quai, une fourgonnette blanche à la carrosserie légèrement égratignée s'approche.

À l'intérieur, un danger? Ou encore leur seconde chance, le début d'une nouvelle vie?

Ils l'ignorent. Ils ignorent tout.

À partir de là, ils ne peuvent que s'en remettre au destin.

1

Chapitre 1

Fin août 2022, Longueuil

La fin de l'été se fait déjà sentir à La Firme. Dans le petit bureau qu'occupent deux détectives aguerris, les piles de dossiers résolus rivalisent d'équilibre avec les monceaux de courrier. Quand août arrive, c'est toujours la même chose : au bout de plusieurs mois de travail, l'ordre dans le bureau part rapidement à vau-l'eau, et les deux hommes prennent rarement le temps de faire le tri.

En ce mercredi matin tranquille, le détective Blaise Le Corre vient de recevoir l'appel d'un homme inquiet.

— Cinq travailleurs étrangers évaporés ? Depuis près de six semaines ? répète son associé, Victor Delamarre, en affichant une mine préoccupée.

Au téléphone, Blaise a d'abord cru à une blague. Puis il s'est ravisé devant les trémolos dans la voix de son interlocuteur, signe évident, chez ce nouveau

client, d'un malaise hébété tout autant que d'une colère renfrognée. Visiblement, l'homme a honte de les contacter pour dénoncer cette situation désolante... Il a honte et en est grandement malheureux.

Cet homme, c'est Jean-Baptiste Ronneau. Agriculteurs de leur état, Ronneau et son épouse Régine sont propriétaires d'un immense champ de tomates à Saint-Valérien-de-Milton, dans la région de la Montérégie. Employeurs honnêtes et citoyens exemplaires, ils embauchent des travailleurs temporaires chaque été. Ils en gardent même une poignée toute l'année, qu'ils logent et nourrissent en partie. Ce sont des hommes surtout et quelques femmes originaires du Guatemala et du Mexique principalement, arrivés au Canada par l'entremise d'agences recommandées par d'autres cultivateurs de leur région. C'est une bonne solution à la fois au manque de main-d'œuvre locale et aux salaires de plus en plus élevés.

En général, tout se passe bien pendant la période de cueillette. Les travailleurs encaissent leur salaire, contents de cette chance de travailler au Canada, appliqués au travail, satisfaits de leurs conditions d'hébergement – s'il en est autrement, nul ne s'est jamais plaint dans les rangs à la ferme Ronneau. Il est bien arrivé, au fil des années, que des travailleurs désertent la ferme pour des raisons inexplicées. Certains sont des électrons libres, ça arrive.

Cette année, en revanche, ce sont cinq cueilleurs qui ont disparu en même temps, au début du mois de

juin. Sans raison. Sans explication logique. Un silence lourd, louche. Un sentiment d'histoire non terminée... Un sentiment de vérité suspendue et probablement innommable, que Ronneau ne peut s'empêcher de vouloir découvrir.

L'agriculteur a bien tenté d'obtenir de l'aide grâce aux voies officielles. Il s'est adressé à la Sûreté du Québec, à la GRC, à Douanes Canada. Il a même contacté son député et tenté une approche auprès du ministre responsable de sa région. Personne, nulle part, n'a répondu adéquatement à ses appels. La SQ a bien dépêché une paire de patrouilleurs, qui ont pris des notes avec un air hébété, ne sachant trop comment s'y prendre avec ce genre de dossier plutôt singulier. La police fédérale et le bureau des douanes, quant à eux, n'ont pas pris ses appels au sérieux. « Des travailleurs ont déserté votre ferme? Sans marque de violence sur les lieux? Voyons, monsieur Ronneau, ce sont des adultes! On ne va pas se mettre à s'inquiéter quand des personnes autonomes décident de s'offrir des vacances!» Et c'est sans parler des heures et des heures gaspillées à endurer la torturante musique d'attente au téléphone, chez le député et au bureau du ministre.

N'y tenant plus, il a dû se rendre à l'évidence: ces cinq disparitions ne peuvent pas passer sous silence, et il lui faudra être créatif s'il veut connaître la vérité. Il s'agit de cinq Guatémaltèques de bonne foi, de commerce agréable, des travailleurs compétents, des

gens déterminés à se construire une vie au pays... Cinq adultes vaccinés, avec des passeports en règle, n'ayant officiellement rien à se reprocher, sont subitement sortis du cadre du monde. Silence abyssal, aucune piste évidente... Et il est impossible qu'ils soient partis de leur plein gré.

Après avoir longuement réfléchi, Ronneau s'est mis à fouiller Internet à la recherche d'une solution. Et c'est l'annonce de cette agence de détectives qui lui a plu au premier abord.

Agence de détectives privés La Firme: rigueur, discrétion et intégrité. Service personnalisé, solutions exclusives. Filatures, enquêtes spéciales, nos enquêteurs cumulent plusieurs années d'expérience. Aucune investigation refusée. À La Firme, nous nous mettons au service de la solution que vous cherchez.

Il n'a pas hésité davantage avant d'empoigner le combiné de son vieux téléphone à cadran.

* * *

La Firme, comme Ronneau s'apprête à le découvrir, fonctionne par mandats, avec un personnel réduit. Euphémisme pour dire que la compagnie ne compte que deux enquêteurs: Blaise Le Corre, le détective à l'instinct le plus affûté des deux, et Victor Delamarre,

grand amateur de terrain et spécialiste des technologies de filature.

Il y a plus de dix ans maintenant qu'ils se sont associés. Ils ont choisi ce métier pour les mêmes raisons : le goût de l'investigation et le *thrill* de la poursuite, dont ils ont appris les rudiments en criminologie à l'Université de Montréal. La passion, le goût d'aider les autres, la curiosité, évidemment, s'y allient à merveille.

Victor, homosexuel assumé depuis un très jeune âge, a d'abord choisi la carrière militaire et a rejoint les rangs de l'Armée canadienne à l'âge de dix-huit ans. Il a vite quitté ce milieu avec un goût amer en bouche, pour se retrouver, quatre ans plus tard, avec un certificat en science policière en poche. Pour compléter sa formation, il s'est inscrit en criminologie ; c'est là qu'il a fait la rencontre de son futur acolyte.

À l'école de Lacoste, petit village au sommet d'une colline de la Provence juste en face de Bonnieux, le petit Blaise, enfant à l'ample chevelure rousse, n'appréciait pas les railleries proférées à son égard dans la cour de récréation. « Poil de carotte ! Poil de carotte ! » scandaient les enfants sur son passage. Plutôt que de jouer avec les camarades qui lui rappelaient qu'il était différent, Blaise est devenu un boulimique de lecture. C'était un élève doué à qui ses parents ont fait le cadeau – il le dit encore en ces termes aujourd'hui –, d'immigrer au Canada durant sa quatorzième année. Il est devenu

un adulte à la personnalité et à l'intelligence singulières. Des qualités qui plaisent intensément à Victor, qui aurait au départ bien aimé que Blaise ait développé les mêmes penchants érotiques que lui. Mais bon ! L'amitié avec son collègue suffit à son bon plaisir, magnifiant la réciprocité et la confiance entre eux.

Leur rapprochement, il en convient largement, s'est déroulé selon un scénario idéal. Sortis de l'université avec en poche une maîtrise en criminologie, les deux confrères ont scellé leur association grâce à leur amitié, et leur amitié grâce à leur association. Incorruptibles, brillants chacun à leur façon, Blaise et Victor se comprennent à demi-mot.

Plus intellectuel et intuitif que Victor, Blaise a le nez fin pour départager le vrai du faux. Fouiller les moindres détails, c'est sa tasse de thé, alors que son comparse a fait ses preuves sur le terrain. Ils réunissent ainsi leurs infos lorsque vient le temps de tisser la toile de leur enquête et de résoudre le mystère.

Lors de chaque investigation, sans même qu'ils se soient consultés, leurs regards se croisent et ils en arrivent aux mêmes constats. Les deux amis communiquent ainsi souvent en silence, par intuitions interposées.

Sérieux et organisés, ils ont toutefois quelques tics et manies. Lorsqu'il cherche une solution, Blaise se gratte non pas la tête, mais le genou droit, comme s'il espérait que l'inspiration lui sortirait de la rotule.

Quant à Victor, il se tortille les cheveux et les tire en boucles, le geste gracieux tout au sommet de sa stature imposante, tant pour s'aider à réfléchir que par pure coquetterie. Le masculin et le féminin se mélangent allègrement dans ce grand gaillard d'un mètre quatre-vingt-onze, ce que Blaise aime bien souligner... Voilà bien les seules taquineries qu'il s'autorise parfois à son endroit.

Cette histoire de travailleurs migrants disparus, que le dénommé Jean-Baptiste Ronneau leur présente ce matin, c'est un nouveau défi, un nouveau mystère, certes. Mais comme toutes les enquêtes ayant une certaine envergure, c'est une occasion supplémentaire de prouver leur valeur en tant que détectives privés. Alors Blaise et Victor ne laisseront rien au hasard.

La quête d'informations sera cruciale. De longues discussions sont à prévoir avec le client. Pour les patrons de La Firme, c'est une habitude que de questionner sans relâche et de poser toutes les questions imaginables, même les plus indiscrètes, même les plus anodines en apparence.

Déjà, il est clair que Ronneau sera mis à contribution, tant sur ses terres et dans son village qu'au petit bureau de Longueuil. Cinq travailleurs étrangers saisonniers mystérieusement évaporés dans la nature, cinq personnes dûment engagées et apparemment sans histoire? L'agriculteur sera mitraillé de questions, toutes pertinentes. Il ne les aimera pas toutes, il rechignera devant certaines; Blaise ou Victor jouera

alors au psychologue afin de calmer le jeu. Blaise, la plupart du temps, endosse ce rôle. Il est plus patient, plus empathique ; il a plus de facilité à se mettre dans la peau du client.

C'est fort de ce plan de match rodé au quart de tour que Blaise reprend le téléphone pour contacter son nouveau client avec sa réponse :

— Oui, monsieur Ronneau, La Firme va se charger de l'enquête. Mais pour cela, il faudra que nous puissions compter sur votre entière collaboration. Et ça commence dès maintenant. Êtes-vous libre cet après-midi pour une rencontre ? Nous discuterons de tarifs à ce moment-là. Et je vous prierais d'apporter tous les documents pertinents concernant vos employés disparus. Nous sommes sur la rue Saint-Jean dans le Vieux-Longueuil. Je vous envoie l'adresse.

Blaise a débité sa tirade sans laisser son interlocuteur l'interrompre. Le fermier, un peu sonné à l'autre bout du fil et ne sachant pas trop ce qu'il lui en coûtera, acquiesce néanmoins sans hésitation. Les enquêteurs Le Corre et Delamarre représentent son seul espoir de comprendre ce qui a bien pu se passer sur sa terre.

Chapitre 2

Quelques semaines plus tôt, en avril

La journée traîne la patte. Rien ne bouge à Fort Covington, dans l'État de New York, bourgade d'à peine deux mille habitants traversée par la 37 qui mène à Dundee et au casino mohawk. Dans sa bicoque beige au toit vert, dont l'auvent de tôle abritant la galerie est rouillé jusqu'à la moelle, Lyndon McCumber-Rivard regarde la télévision en attendant l'appel de Nimrod.

Il n'en peut plus de survivre à tout ça. Sa retraite s'étire en longueur. Lui pèse.

Il se lève pour contempler, par la fenêtre de sa cuisine, la devanture de pierre de l'église catholique St. Mary's on the Fort, à une centaine de mètres en face. Puis il lâche un long soupir.

Sa vie n'est devenue qu'attente, attente, attente.

Cinquante ans à exercer le métier de garagiste dans ce petit bled. Sans famille, sans enfants, sans beaucoup

plus de raison de vivre que de laisser le temps passer et de résoudre quelques problèmes mécaniques sur des voitures mal entretenues. Lyndon McCumber-Rivard est un homme aigri, bourru et sans scrupules, et il se fout bien de ce que pensent les autres.

Un seul aspect de sa vision du monde demeure optimiste, du moins le croit-il. Une seule chose qu'il évoque sans cesse pour lui-même, pour se convaincre jour après jour qu'au fond il est une bonne personne : cette espèce de résidu d'affection pour les gens qui sont encore moins bien lunés que lui, les immigrants illégaux qui franchissent des milliers de kilomètres dans des camions, dans des conteneurs ou même à pied, en espérant quelque chose comme de meilleures conditions de vie.

Ceux-là, Lyndon les a toujours eus en pitié. Quand l'occasion s'est présentée, par un ami d'une connaissance, de leur faciliter l'entrée au Canada, il n'a pas hésité à s'impliquer. Surtout qu'à trois mille dollars par tête de pipe, il aurait été bien fou de refuser.

Devenu passeur à soixante-douze ans, émerveillé par sa propre capacité à passer au travers, Lyndon McCumber-Rivard a retrouvé sa fougue de jeunesse.

Il garde une chaloupe dissimulée près des berges du Saint-Laurent. Les nouveaux arrivants, débarqués à l'aube, restent cachés dans la forêt jusqu'à la nuit. Lyndon fait des courses au Québec durant la journée, pour revenir les cueillir le soir et les reconduire sur les berges de Saint-Anicet. Quand la route est moins sûre

ou trop surveillée, il emprunte la 37 vers l'ouest, passe le casino et va quérir son autre chaloupe, dissimulée sur la pointe de Saint-Régis, d'où il faut remonter la rivière puis longer les rives du Saint-Laurent jusqu'à Saint-Anicet. Même manège. Cette fois de nuit, puisqu'il n'y a pas de douanes à traverser.

Un passeur est un oiseau de nuit. C'est une effraie qui tient dans ses pattes de petites souris apeurées. Un passeur est un prédateur.

Mais McCumber-Rivard voit les choses autrement. Ces gens, à sa manière, il les aide. Certes, il profite de leur vulnérabilité et s'en met plein les poches. Mais dans sa tête, il fait partie de la solution. Y a-t-il une autre manière de régler la misère des gens, de les aider à assouvir leur désir d'avoir mieux? Les filières légales sont hasardeuses et compliquées. Passer au Canada illégalement simplifie beaucoup de choses... tout en privant les nouveaux arrivants illégaux de leurs droits et de leur dignité...

Mais ça, Lyndon McCumber-Rivard a choisi de ne pas s'y attarder. Sa réflexion s'arrête au service rendu (bénéfique, dans son esprit) et à l'argent reçu. Et puis, il risque gros en se dévouant pour ces gens. Il contourne la loi pour eux, se rend disponible pour eux. Leur offre une nouvelle vie. Dans sa propre tête, presque un messie.

Il travaille dans plusieurs domaines, pour plusieurs réseaux, mais son contact principal, c'est Nimrod. Il sait qu'il travaille comme aide de camp

d'un propriétaire terrien qui offre du travail aux immigrants clandestins. Il soupçonne qu'il s'agit d'un malfrat. Lyndon ne veut pas en savoir plus. Moins il en sait, mieux c'est, que ce soit sur Nimrod ou sur son patron. Offrir un emploi à un travailleur migrant illégal, c'est lui donner un peu d'argent pour survivre, il n'y a rien de mal là-dedans... Maintenant, que ces gens soient bien ou mal traités, peu importe. Travailler aux champs, ce n'est qu'une première étape dans cette longue transition, leur changement de pays, qui les conduira à la vie dont ils ont rêvé.

Et puis, faire passer des âmes en peine des États-Unis au Canada, tout en le dépannant financièrement, ça le divertit un brin. C'est sans doute bête de le formuler ainsi. Mais c'est ce qu'il se dit devant sa télévision câblée, qui lui renvoie en permanence le logo de Netflix.

L'appel tombe pile entre deux épisodes de sa docu-série criminelle. L'interlocuteur appelle de l'endroit habituel: on lui demande quatre autres migrants. Enfin!

Depuis la première cargaison de la saison – deux hommes et une femme guatémaltèques déposés au quai Murchison en avril dernier –, Lyndon a trouvé le temps long: moins d'une douzaine de voyages cette année. Des passeurs concurrents semblent commencer à gruger sa part de marché. Il va falloir y voir, au fil de cette nouvelle mission. Envoyer des messages à ses contacts. Interroger discrètement ses connaissances

un peu partout dans le canton de Cazaville, situé juste au-dessus de la frontière américaine, à proximité de l'Ontario.

Mais pour l'instant, il doit se mettre en branle. Envoyer le message à New York, pour réveiller son réseau. Identifier ses prochains passagers, attendre le signal, qui viendra dans un jour ou deux. Puis aller chercher ces nouveaux venus ayant fui leur pays d'origine pour se réfugier au Canada.

Durant tout le voyage, Lyndon songera au téléviseur 4K et au miniréfrigérateur à bière en forme d'ours qu'il commandera sur Amazon dès que la nouvelle transaction sera conclue. Ça lui fera oublier combien la route est longue. Combien le sort de ces migrants, quoi qu'il en dise pour se rassurer, doit être chargé de périls une fois qu'ils quittent l'habitacle de son camion... Combien la vie est lente et morne, entre deux voyages en chaloupe.

* * *

Manuel, Abraxas et Merelinda Mazariegos étaient les premiers cette année. Les premiers à faire la route par voie des eaux, dissimulés sous la bâche de la verchère de Lyndon McCumber-Rivard. Tous trois sont venus au Canada pour fuir la violence des gangs de Guatemala City, après que leurs parents ont été assassinés pour avoir refusé de payer le loyer de la protection.

Avant d'aboutir au quai Murchison, il leur a fallu six mois, à pied, par camion, à pied de nouveau, après avoir payé autant de passeurs que de gardes, toujours sous les radars des autorités en place, pour remonter les terres de l'Amérique centrale jusqu'à parvenir au Canada, eldorado de la démocratie universelle. En tout cas, c'est ce que tout le monde pense à Guatemala City, où le taux d'homicides per capita est un des plus élevés au monde.

Une fois descendue de la barque, la fratrie Mazariegos a vite dû défaire son étreinte d'allégresse pour se tourner vers une fourgonnette qui s'approchait sur le gravier : un comité d'accueil, certainement, qui roulait vers eux. À l'intérieur, quatre gars bien bâtis, dont un taupin muni d'une batte de baseball et trois barbus à l'air patibulaire, au regard caché derrière des verres fumés.

Les migrants ont couru se terrer dans le boisé environnant, tous trois nerveux, Merelinda plus que ses frères : elle craignait d'être vendue pour services sexuels dès son arrivée au Canada. Quelle garantie avaient-ils que l'accueil, dans ce pays inconnu, serait à la hauteur des contes entendus ?

La fourgonnette blanche a grondé quelques secondes, puis s'est arrêtée devant un bosquet tout près du quai. Personne n'en descendant, les trois Guatémaltèques ont fini par sortir de leur cachette.

Dès qu'ils sont apparus derrière les arbres, les portes coulissantes du véhicule ont été rabattues sur les

flancs et les quatre molosses en sont descendus. Affolée, Merelinda s'est mise à courir sur la berge. Un type aux triceps impressionnants a crié à ses comparses :

— *Leave the girl! We just take guys!*

Sans comprendre les mots, mais flairant la mauvaise affaire, Manuel a couru rattraper sa sœur. Abraxas, qui n'avait pas bougé d'un poil, s'est approché des fiers-à-bras.

— *Who are you? What do you want?* leur a-t-il demandé dans un anglais approximatif.

Manuel avait rattrapé sa sœur et les deux attendaient en retrait que leur grand frère négocie. À l'évidence, leurs hôtes n'étaient ni des policiers ni des douaniers... Avaient-ils d'autre choix que de les suivre? Ils ne savaient même pas dans quel coin du pays ils se trouvaient.

Avec son cellulaire, un des gars a pris des clichés des nouveaux venus tandis qu'Abraxas, levant les mains, signifiait à celui qui semblait être le patron qu'ils ne voulaient pas de problèmes, qu'ils les suivraient docilement, si c'était ce qu'il fallait faire pour trouver un logis et un travail dans ce pays. Sans qu'une parole soit échangée, l'entente avait été conclue. Abraxas a rassuré son frère et sa sœur, et tous trois sont montés dans le camion.

Ils n'ont pas roulé très longtemps ce jour-là, mais ils ont fait plusieurs escales durant lesquelles les passagers ont vite compris qu'ils avaient intérêt à rester cachés dans la camionnette.

La camionnette est enfin arrivée dans une allée en demi-lune. Abraxas a été sommé d'en descendre. Là, une vue incroyable, magnifique, une maison à deux étages, belle comme il n'en avait jamais vu de sa vie; devant, une grande statue de la main de Bacchus tenant une grappe de raisins difformes. On l'avait emmené chez des gens riches, des gens qui l'emploieraient, qui l'hébergeraient peut-être?... Dans son cœur, l'espoir renaissait dans une explosion de gratitude envers la vie.

Mais il n'a pas pu contempler longtemps cette vision divine. Un des hommes forts l'a aussitôt invité à le suivre sur un sentier qui longeait la demeure. Abraxas l'a suivi, le regard tourné vers les fenêtres éclairées de cette maison qu'il trouvait aussi belle qu'un château.

Ce n'est qu'une fois arrivé tout au fond du domaine, dans une clairière, devant les baraques où son escorte s'apprêtait à le jeter sans ménagement, qu'il s'est aperçu que son frère et sa sœur suivaient, l'air inquiet. Ils ne semblaient pas aussi impressionnés que lui. L'espoir qui l'habitait s'évanouirait bien assez tôt.